

n'est pas moi qui vais entamer la conversation » pensait de même Paulik. Et chacun s'obstinant, ils restaient tous deux immobiles et muets...

Pendant qu'ils persévéraient dans leur mutisme, les heures passaient... Depuis longtemps les coqs avaient chanté, l'angélus avait sonné, les paysans partaient à leur travail et les volets restaient clos chez Paulik et Janedik. A la fin cela intrigua, et bientôt, dans le village la nouvelle courut que quelque chose avait dû arriver aux deux époux... On hésita longtemps, puis enfin on heurta à leur porte... Pas de réponse. L'inquiétude augmenta et l'on pensait déjà à aller chercher les gendarmes, quand un voisin plus hardi enfonça la porte et pénétra dans la chaumière : nul désordre si ce n'est les écuelles non lavées sur la table, nulle trace de crime. Dans leur lit-clos Paulik et Janedik reposaient étendus côte à côte immobiles. Cependant ils n'étaient pas morts, mais ils ne bougeaient pas et à toutes les questions qu'on leur faisait ils opposaient un silence absolu. La foule s'étonnait et s'inquiétait de plus en plus. « On leur a jeté un sort » dit quelqu'un « Allez chercher M. le curé pour les exorciser ». Et on va chercher M. le curé qui arrive revêtu de ses ornements : il leur parle, il les interroge, il récite des prières et il jette de l'eau bénite... Rien n'y fait : aucun des époux ne desserre les lèvres... « Il faut faire un vœu à Sainte-Anne » dit une commère, et pour cela porter à son autel quelque chose appartenant aux possédés » Cette fois Janedik commença à se sentir quelque peu inquiète... « Voyons que puis-je emporter, dit la commère, ces gros œufs de leur poule jaune ? ou bien la belle chemise blanche, la chemise de nocce de Paulik ? » Elle hésite, puis se décide et déjà met la main sur la chemise de toile fine. — Attendez ! Attendez, s'écrie Janedik, ne prenez pas la plus belle chemise !.. — « C'est toi qui as parlé la première ! tu laveras donc la vaisselle » s'écria Paulik triomphant et retrouvant la parole aussitôt après sa femme...

Et ainsi fut fait, et parce qu'elle avait parlé la première, depuis ce jour Janedik lava toujours la vaisselle... Et depuis dans tous les ménages il en est ainsi.

(Conté en breton par une paysanne de Batsorhel Finistère.)

CCXVIII

LES TROIS SOUHAITS DU GARDEUR DE VACHES

Au temps où Notre Seigneur voyageait sur la terre de Saint Pierre et Saint Jean, ils arrivèrent un jour au bord d'une rivière qui

leur barrait le chemin. Il n'y avait pas de pont. « Seigneur, ordonnez donc à cette rivière de se retirer, suggéra Saint Pierre qui ne doutait plus de la toute-puissance du Maître. Mais Jésus ne voulait pas faire d'inutiles miracles. Heureusement un gardeur de vaches était près de là, qui vit leur embarras et leur proposa de les faire passer, sur son dos, l'un après l'autre. Ils acceptèrent et ainsi fut fait. Une fois sur l'autre rive Notre Seigneur dit au pâtre : « Tu nous as passés tous les trois, en récompense demande-moi trois choses et quelles qu'elles soient je les donnerai. — Vraiment, dit le gardeur de vaches, eh bien ! la première chose que je voudrais c'est une baguette, qui lorsque je l'aurai plantée au milieu du champ gardera mes vaches toute seule et me permettra de n'y plus penser et d'aller me promener et m'amuser à mon aise sans inquiétude » — Accordé ! dit Jésus.

Ce souhait étrange avait quelque peu étonné les deux saints. « Demande le Paradis » souffla Saint Pierre. (Le Paradis se dit en breton *ar baradoz*) « *Baradou* ! (des barattes !) il y en a assez chez nous, dit le jeune homme qui comprend mal, non, la seconde chose que je demande c'est une petite musique qui, lorsque je soufflerai dedans — bien que je n'aie pas appris — fera danser tout le monde ». Accordé, dit encore Jésus, ton troisième souhait ? » — « Cette fois au moins, demande le paradis, re-dit Saint Pierre. — « Des barattes, non, pas de barattes, répète le garçon, je demande un buisson d'épines où je puisse « envoyer coucher tous ceux qui m'ennuieront ».

Et il obtint tout ce qu'il avait demandé : il eut la baguette qui gardait les vaches toute seule — et la flûte qui faisait danser tout le monde et le buisson d'épines où il pouvait envoyer tous ceux qui l'ennuyaient Et il vécut parfaitement heureux... mais on ne sait pas s'il parvint à gagner le paradis qu'il avait eu la négligence de ne pas s'assurer tout d'abord...

Conté en breton par une paysanne de Botsorhel (Finistère),

M^{me} LE GAC-SALONNE.

